

Une excursion dans le Mazandaran:

Beshahr, sites préhistoriques et résidence privilégiée de Shah Abbas

Le cimetière de Sefidshah

Les derniers tisserands du Mazandaran, la fin d'une ère glorieuse

Vers la mi-mai une équipe de collectionneurs et marchands de tapis suisses et belges visitaient l'Iran. La première partie de ce voyage, inspiré par Werner Weber (Zürich) nous a fait découvrir les splendeurs des paysages montagneux du Mazandaran.



Premier jour: une longue traversée des banlieues de Téhéran mène quatre véhicules 4x4 blancs et flambants neufs à Qaemshahr, Sari et finalement à la ville de Behshahr, l'ancienne Ashraf. A Behshahr nous sommes rejoints par une jeep qui transporte une traductrice-archéologue et quelques assistants chargés de l'intendance.

Il nous reste encore le temps de visiter le site archéologique de Gohar Tepe.



On y voit les fondations d'une cité qui témoigne que depuis plus de 5000 ans il cette région était un centre d'activités d'importance. A deux pas de là, sur les hauteurs, nous visitons la grotte de Kamarband célèbres pour ses fresques préhistorique (désormais au Musée de

Téhéran) ainsi que les trois squelettes humains et le squelette d'un chien qui dateraient de 75000 ans avant notre ère. La colline offre un vaste panorama sur les rizières, le réserve naturelle de Miankaleh et l'immense marécage qui longe les rives de la Caspienne.



Au sommet d'une montagne voisine se trouve le palais que Shah Abbas a fait construire pour sa mère, mais il n'est pas accessible au public du fait qu'il se trouve dans un domaine militaire. Nous redescendons vers Behshahr afin de découvrir au bout d'une impasse l'élégant petit palais que le même Shah Abbas fit construire pour son épouse, Ashraf qui allait d'ailleurs donner son nom à la localité, avant que vers 1930 elle ne soit rebaptisée en Behshahr.

C'est un élégant pavillon aux proportions équilibrées typique de l'architecture safavide du 16^{ème} siècle. Il est entouré de verdure, mais des dépendances, plus rien ne subsiste.

Nous arrivons à Abbas Abad, qui se trouve sur les hauteurs boisées de l'arrière-pays. Le soleil déverse ses derniers rougeoiements sur le romantique petit lac qui évoque les douceurs du Lake District avec les ruines d'un ancien palais de la mère de Shah Abbas sur un îlot.

Le repas du soir est servi dans un jardin des environs. Nous dégustons le *fessendjan* (un viande étuvée avec des noix et des grenades) et faisons jouette avec le narguileh parfumé aux pommes et abricots. Longue, fatigante et passionnante journée.

Le lendemain, après le petit-déjeuner qui nous est proposé en bordure de la route des montagnes, nous continuons notre ascension et découvrons des paysages enchanteurs avant d'arriver à Sefidshah (*puits blanc*). Nous y découvrons un très vaste cimetière.



Le nombre de pierres tombales, dont la majorité n'atteint pas la hauteur de 50 cm est absolument impressionnant. Cette concentration est due au fait qu'ici est enterré un saint homme, un *Imamzadeh* et ensevelir les morts à ses côtés offre un attrait particulier. Il y a une section 'contemporaine' mais surtout un nombre incalculable de pierres tombales de pierre grise friable, rappelant l'ardoise et des pierres tombales poreuses de couleur sable.

Les grises sont les plus anciennes. Elles ne comportent pas d'inscriptions, pas de noms, mais uniquement des graffitis d'une naïve simplicité. Les motifs parfois évoquent l'activité du défunt. Nombreuses sont les tombes qui montrent un peigne: ce sont les tisserands, nous dit notre guide.



Certains dessins sont totalement abstraits: des lignes parallèles traversées de diagonales nous rappellent l'extraordinaire géométrie des kilims du Mazandaran. Le groupe s'est dispersé dans le cimetière et il n'est pas facile de réunir les visiteurs fascinés de reprendre place dans les voitures. Certains d'entre nous émettent l'idée de passer ici une semaine entière afin de cataloguer et photographier chaque sépulture, mais il semble que ce travail est déjà en cours.

La route sinueuse s'est maintenant réduite à un large sentier qui longe un ruisseau. Les voitures, précautionneusement, progressent à pas d'homme. A l'ombre des grands arbres

nous discernons des troupeaux de moutons, accompagnés d'un berger, de ses chiens et d'un baudet. Ils se pressent comme une masse noire afin d'éviter le soleil brûlant.

Le soleil est au zénith lorsque nous atteignons Yanesar. C'est aujourd'hui un paisible hameau caché dans les replis de la montagne. Trop difficile à atteindre aujourd'hui, tout y respire l'abandon. Le couple de vieux paysans qui nous accueille dans leur ferme avec un tasse de thé ne viennent qu'en été. Les hivers sont trop rudes, et de toute manière, la jeune génération s'est établie en ville. Ils évoquent le bon vieux temps qui ne reviendra plus. Un voisin nous propose de visiter les lieux et nous mène vers une demeure en contrebas. La bâtisse en pierre avec son toit de vieilles tuiles rouges ne manque pas d'allure, mais il faut se frayer un chemin à travers les ronces et les orties afin d'y pénétrer.



C'est une vaste demeure, mais dans un état effroyable. Les murs sont éventrés, les lambris pendouillent dangereusement. Les décorations murales sont rongées par les intempéries, les cheminées décoratives sont au trois quarts annihilées. De la belle habitation de l'époque Qadjar (19^{ème}) il ne reste qu'une ruine qui compte ses derniers jours.



Trop éloignée du monde, personne, pas même le gouvernement local ne s'en soucie. Mais voici la preuve que naguère, le lieu était fréquenté par de grandes familles qui ne regardaient pas à la dépense. Peut-être cette opulence de jadis peut expliquer le travail si raffiné des tisserands villageois: peut-être devaient-ils répondre aux demandes d'une clientèle exigeante et nombreuse. Aujourd'hui, pas la moindre trace de métier à tisser.

Après une heure de route sur les chemins cahotants, nous arrivons sur un petit tertre qui offre une splendide vue sur la vallée. C'est presque l'heure du goûter lorsque nous nous installons sur un immense *soffreh* blanc sur lequel est servi un kebab avec un savoureux mais coriace pain de mie.

Après une petite sieste, il est temps de reprendre la route pour atteindre Mitkazin le premier village où nous allons (enfin!) rencontrer des tisserands. Le village est miséreux et ses chalets de bois à grands balcons évoquent des temps meilleurs. Les jardinets sont mal soignés et encombrés de débris. Dans la première ferme que nous visitons la paysanne nous montre avec fierté son métier à tisser à double lisse et nous fait volontiers une démonstration.



Mais les choses en restent là, car elle n'est pas à même de fournir des informations précises sur ce qui se tissait naguère par les mères et

grand-mères. Les colorants sont achetés à la ville, les laines sont filées à la machine. Le résultat n'a rien de convaincant, surtout lorsqu'elle nous montre des pièces tissées par les anciens. La composition des couleurs est d'un goût douteux et les dessins ne sont pas très inspirés. Les fermes où subsistent des métiers à tisser se comptent sur les doigts d'une main et les textiles qui témoignent de l'âge d'or sont précieusement enfermés dans des coffres à trésors, ou accrochés aux murs, même si ce ne sont que des fragments endommagés. Il n'y aura, de toute évidence, plus de résurrection de cet art raffiné qui faisait la fierté du Mazandaran. La tradition est perdue à jamais. Tous les grands artisans se trouvent-ils au cimetière de Sefidshah?

Il est tard. Le ciel confond le bleu et le rose pâle et se déteint sur la carrosserie de nos voitures blanches. La route caillouteuse est d'un jaune tendre et les véhicules gardent leurs distances afin d'éviter les grands nuages de poussières que chacun soulève.

A notre grand bonheur, le village voisin où nous allons être logés chez l'habitant, n'est plus loin. Les quatre voitures et la jeep s'arrêtent devant une bâtisse blanche sans étage, longée d'un étroit balcon qui offre une vue dégagée sur la vallée verdoyante. Le diner est servi dans la salle commune et s'achève par des verres de thé apportés sur de grands plateaux ronds de métal blanc.



Matelas et coussins sont distribués et posés sur le sol. Les dames à droite et les messieurs à gauche. Mais il y a bien trop d'hommes et trop peu de femme que pour se permettre

cette stricte subdivision et nous optons pour la mixité malgré les sévères consignes du pays en cette matière.

Inopinément, alors que nous programmons les activités du lendemain et le retour à Téhéran, un des chauffeurs, furieux, se lève d'un bond et quitte la maison. Nous entendons son moteur qui vrombit dans la nuit noire.

Le lendemain, nous partons au lever du soleil, et par la force des choses, nous casons les voyageurs et bagages de la voiture manquante dans les autres véhicules. Nous avons appris que dans les environs il y a une ancienne teinturerie. La maison où se teignaient les laines est totalement délabrée. Il en subsiste quelques murs assaillis par les intempéries.



L'actuel propriétaire, fils du teinturier nous raconte de manière confuse le travail de son père. Rien de trop cohérent. Il parle d'un bleu pâle uniquement obtenu par du *nil* et qu'il distingue de l'indigo. Or à notre connaissance *nil* est un synonyme de l'indigo. (C'est la même étymologie que dans le mot *aniline*). Nous suggérons une oxydation et il répond qu'il y en a une. Nous parlons de changement de couleur au moment où la laine est retirée du bain de teinture, et il dit que ce n'est pas le cas ici. Quoiqu'il en soit ses explications ne sont pas assez précises et s'adaptent à notre manière de poser la question. Ce sont des renseignements de seconde main puisqu'il n'a jamais travaillé avec son père décédé il y a de nombreuses années. Mais à ce qu'il dit, tous les villages des alentours venaient faire teindre des laines ici.

C'est le dernier arrêt avant de reprendre la route de Téhéran. Il faut maintenant redescendre dans la vallée et prendre la route chaotique vers la capitale.

A hauteur de Sari, nous remarquons un nouveau type de shopping le long de la grande route: ce sont de grandes boutiques qui proposent brico-mosquées: vous pouvez y acheter selon le format désiré les pièces séparées à monter chez soi ou sur une mosquée publique en mal de visibilité. Il y a des coupoles dorées et des sommets de minarets de différentes hauteurs. Nous croisons un camion qui transporte un minaret de taille géante. La matière semble légère et facile à emporter. Ceci explique la prolifération de dômes et minarets flamboyants posés sur de tristes bâtisses grises dans les villages.



Il nous faut de la patience avant d'atteindre Firuzkuh d'abord et la périphérie de Téhéran-la-Polluée ensuite.

Werner Weber, Hans Felder, Martin Schedle, Anna Scherrer, Arlette Pollack, Nils Blätter, Jaak Felix, Mrs Weber Kjongwa, Ahmed Zamani et ses deux fils Mehdi et Muhammad, Naïry Vrouyr, Christian Vrouyr .